



■ Mouches tsé-tsé **Lucky Luke, le village libéré**

«Notre terre est fertile. Tout pourrait pousser ici. Mais nos charrues sont en panne: les bœufs qui les tiraient sont morts du nagana transmis par la mouche tsé-tsé.» Besir Gehreyesas, un paysan de Gibe-Ber en Ethiopie, laisse tomber ses bras de fatigue: «A la main, même en travaillant très dur, on ne va pas loin.»

Les privations sont gravées sur son visage. Il y a encore dix ans, il possédait 30 têtes de bétail. Aujourd'hui, il a presque tout perdu. Son troupeau a été décimé par la maladie nagana, véhiculée par les mouches tsé-tsé. Les bœufs sont les tracteurs de l'Afrique. S'ils tombent, la production agricole s'effondre. «Nous sommes suspendus quelque part entre la vie et la mort. Nous sommes prêts à donner tout notre temps et toutes nos forces si

nous pouvons être débarrassés de ce fléau», dit Besir. Son regard plonge dans la vallée de Gibe, jusqu'au village voisin de Luke: «Là-bas ils ont de la chance. Avec les pièges à tsé-tsé qu'ils ont installés, ils sont armés contre la prochaine invasion.»

Là-bas à Luke, il y a une ambiance de nou-

veau départ. Des collaborateurs de l'Institut international de recherche sur les insectes (ICIPE) sont venus d'Addis Abeba l'automne dernier, en proposant de capturer les mouches tsé-tsé par des pièges spéciaux. L'une après l'autre. Le nombre de mouches a tellement diminué que plus aucune contamination n'a été signalée. Le coup de pouce décisif est venu de la Direction suisse du développement et de la coopération (DDC), qui a financé le projet de façon pertinente. L'action est aussi soutenue par BioVision.

D'abord, les éco-formateurs de l'ICIPE ont analysé le sang des bœufs, pour évaluer le taux de propagation de la maladie. Ensuite le village a délégué cent personnes pour recevoir une formation de base sur le problème tsé-tsé et le fonctionnement des pièges. A la fin, vingt personnes ont été instruites comme 'spécialistes' chargés de l'entretien des pièges. Au total, sur la commune de Luke, un réseau de 240

■ Editorial

Agir en réseau



A quoi bon sauver les bœufs africains des piqûres de mouche tsé-tsé, si les troupeaux en surnombre continuent de détruire les pâturages et meurent de faim? A quoi bon des champs irrigués et des récoltes abondantes, si les moustiques à malaria prolifèrent et transmettent la mort aux humains?

Les problèmes complexes exigent des mesures coordonnées. Ainsi, le projet Tsé-tsé en Ethiopie doit être vu comme un début. D'autres actions doivent suivre: une lutte durable contre la malaria, l'apport du fumier et du compost, le jardinage avec des méthodes biologiques. Dans certains cas, le savoir a mûri à l'ICIPE: notamment un combat écologiquement et économiquement supportable contre la mouche tsé-tsé. La santé des animaux, c'est l'affaire de l'Institut international de recherche sur le bétail (ILRI), l'éducation scolaire et les contacts avec les autorités concernent le Fonds éthiopien de réhabilitation sociale et de développement (ESRDF). D'autres partenaires sont bienvenus!

Une partie importante de notre réseau se branche en Suisse sur nos donateurs. Parmi eux, une mention spéciale pour la Direction du développement et de la coopération (DDC), qui a permis de tisser ce réseau autour du projet tsé-tsé en Ethiopie avec une solide contribution financière.

Un grand merci!

Hans Rudolf Herren

Président de BioVision / Directeur de l'ICIPE



retien des pièges. Au total, sur la commune de Luke, un réseau de 240 pièges a été installé. Les éco-formateurs visitent le village régulièrement et relèvent le nombre de captures pour chaque piège. Ces données sont ensuite mises sur ordinateurs par les chercheurs, ce qui permet à l'ICIPE d'avoir une vue d'ensemble sur l'évolution de la mouche tsé-tsé dans la région.

La prochaine invasion est attendue après la grande saison des pluies en octobre. Les entomologistes vont évaluer à l'avance les «hotspots» et avertir l'équipe des pièges de Luke. Celle-ci pourra installer au bon endroit un réseau très dense de pièges, pour capturer un maximum de mouches. Getachew Tikubet, responsable du projet de l'ICIPE, est confiant: «Les tsé-tsé utilisent la rivière Gibe comme corridor d'accès. Quand nous les auront décimées à Luke, nous installerons à l'endroit le plus étroit de la vallée une barrière de pièges qui les empêchera de s'installer à nouveau. Et si nous recevons des moyens financiers, nous étendrons le projet à d'autres territoires.» Un espoir qui réjouit Besir Gehreyesas, de l'autre côté de la rivière.



■ Des ordinateurs pour l'Afrique Comblant la «fracture numérique»

A première vue, les ordinateurs ne semblent pas être une priorité dans la lutte contre la pauvreté en Afrique. Mais c'est une courte vue. La révolution numérique, qui a bouleversé la vie dans les pays industrialisés, devrait-elle s'arrêter à la frontière des pays en développement? Internet est un réseau universel qui rassemble les savoirs de nos sociétés – or de grandes parties de l'Afrique en sont exclues. Sans ordinateur, sans accès à Internet, le fossé entre le Nord et le Sud va encore s'accroître. C'est pourquoi BioVision veut aussi offrir dans ce domaine une aide qui aide les gens à s'aider eux-mêmes: l'installation de PC et la connexion à Internet sont des nécessités vitales pour les chercheurs et les éco-formateurs en Afrique. Une livraison de 16 ordinateurs complètement équipés permettra aux éco-formateurs de se perfectionner sans cesse grâce aux technologies modernes de l'information. BioVision remercie l'initiatrice de ce cadeau, la vice première ministre de la principauté de Liechtenstein, Rita Kieber-Beck. Et aussi la compagnie Swiss pour le transport du précieux matériel à Nairobi.

La Dr. Brigitte Nyambo, directrice du programme BioVision en Afrique de l'Est, peut être atteinte par courriel : bnyambo@icipe.org

■ Pro specie rara Savoir ancien pour manger sain

Saget, terere, managu, murenda, marengé, kanjira ... Ainsi se nomment les anciennes sortes de légumes en Afrique orientale. Un peu partout, des noms anglais les ont fait tomber dans l'oubli, mais en partie seulement: spider flower, cowpea, water spinach. Leur description botanique indique qu'elles appartiennent à des familles comme les cruciféracées, les cucurbitacées, les tiliacées, les solanacées. Mais pour la teneur en protéines, en vitamines, en calcium, ou en fer, les plantes locales tiennent sans problème la comparaison avec les variétés «modernes»! Les enfants détestent souvent les feuilles d'épinard; eh bien avec deux fois moins de feuilles de fleur araignée (cléome), on aura la même ration en fer. En fait de ce point de vue, ces plantes auraient même une chance sur nos marchés européens. Mais les goûts ont aussi changé dans des pays comme le Kenya, et il n'y aura pas de ruée sur les légumes anciens. Pourtant, dans la production vivrière et sur les petits marchés, il y a déjà une forte demande. Il n'y a qu'un problème: les semences sont quasi introuvables.

Biovision a donc lancé un projet pilote. Chaque fois que les éco-formateurs de Mbita Point rendent visite aux paysans, on leur demande en effet des semences d'anciens légumes. Sur une parcelle de 20 mètres sur 30, l'ICIPE fait pousser ces légumes pour en tirer des graines. Celles-ci sont ensuite distribuées aux intéressés, avec l'obligation d'utiliser une partie de la récolte comme semences à remettre à d'autres paysans. Si ce projet marche, la culture de légumes traditionnels sera encouragée et à nouveau répandue. On fait ainsi d'une pierre deux coups: une action peu coûteuse pour améliorer la nutrition des gens et un coup d'arrêt à la disparition des anciennes sortes de légumes, ce qui contribue à préserver la biodiversité.



Lulseged Belayun, éco-formateur de l'ICIPE (en arrière-plan) inspecte l'équipe des pièges pendant l'entretien.

■ Un jour avec **Tadu Shume, écolière à Luke**



Mon lit est une natte à même le sol en terre battue, dans notre tukul: c'est une hutte ronde avec un toit de paille. A 7 heures je secoue mes couvertures, je me lève et je me lave. Je vais chercher l'eau pour faire du café. Heureusement, le puits n'est pas très loin. Les éco-formateurs ont construit une étable à l'entrée du village. Là, on met le purin dans un réservoir: ça donne du biogaz, qui fait marcher la pompe à eau. C'est super! J'attache la jarre sur mon dos, avec une corde autour de la poitrine: 12 litres d'eau, avec la jarre, qu'est-ce que c'est lourd! Maman est très contente que je m'occupe de la corvée d'eau. J'ai deux grandes sœurs, une petite et un frère. On mange ensemble le petit-déjeuner, en finissant les restes du soir: du kocho en galette ou en couscous, une farine à base de racines d'enset (fausse banane). On mange souvent le

kocho avec du chou. J'adore y ajouter du lait ou du fromage frais, mais il y en a rarement parce qu'il ne nous reste plus qu'une vache.

Après le petit-déjeuner, je vais à l'école avec mon amie Belay. Nous courons presque tout le long, pour ne pas être en retard. Ça fait cinq kilomètres. Je suis seulement en deuxième: comme tous les enfants de Luke, j'ai commencé l'école plus tard parce que le chemin est trop long pour les petits. A 8h20 un maître vient dans la cour avec une cloche sonner le début de la classe. Nous avons des cours d'anglais, de maths, sciences naturelles, histoire, sport, musique et arts. Ma branche préférée, c'est l'amharisch, notre langue d'ici. J'ai deux maîtresses, et je les aime toutes les deux. Quand je serai grande, je voudrais aussi devenir institutrice.

L'école s'arrête à deux heures et nous

repreons le long chemin jusqu'à la maison. Au milieu de la journée, il fait une chaleur d'enfer, c'est très fatigant. Maman m'attend à la maison avec le repas de midi. Encore du kocho... Après, je vais avec d'autres filles ramasser du bois et chercher de l'eau. Alors enfin j'ai du temps pour jouer, mais d'abord il faut vite faire les devoirs, parce qu'il fait nuit à 7h. Parce que la lampe au kérosène n'éclairait pas assez pour lire et écrire.

Maman cuit le dîner sur le foyer au milieu de la pièce. C'est une plaque ronde en glaise, avec un trou au milieu pour le feu. Elle met une casserole dessus, et sur la casserole, la cafetière. Vers 10h on se retrouve pour manger. Et quand tout est calme dans le tukul, je me cherche un coin tranquille pour poser ma natte et je me glisse sous la couverture.

Propos recueillis par Peter Lüthi



François Binder, DDC

■ Direction du développement et de la coopération (DDC) **Une coopération de haute qualité avec l'ICIPE**

La DDC soutient depuis des années des activités de recherche et de développement sur les maladies véhiculées par la mouche tsé-tsé. L'un des projets co-financé, le Tsé-tsé Rollback Project en Ethiopie, lutte contre la contamination des bœufs par le dangereux nagana. Selon François Binder, chef de la section Afrique orientale et australe de la DDC, «sous la direction de Hans Rudolf Herren, l'ICIPE a fait de grands progrès dans le domaine de la lutte biologique contre les parasites. La DDC apprécie cette collaboration de grande valeur qui apporte une nette amélioration des conditions de vie de la population locale. Mais la DDC s'engage aussi, avec l'Institut tropical de Bâle, dans le combat contre la maladie du sommeil transmise par la mouche tsé-tsé. Nous soutenons financièrement, entre autres, des projets en Tanzanie, ainsi que l'EANETT (Réseau est-africain sur la trypanosomiase).»



■ Transfert de technologie Un réseau pour former les éco-formateurs

«Nous avons démarré il y a trois ans dans ce coin perdu au bord du lac Victoria. Aujourd'hui, Mbita Point est devenu une Unité de transfert de technologie (en anglais TTU), un département intégré à l'Institut international de recherches sur les insectes ICIPE. Cet institut, avec ses 30 ans d'expérience dans la lutte contre toutes sortes d'insectes ravageurs, offre un appui scientifique à la formation de conseillers en environnement. Ces éco-formateurs vont aider à diffuser les méthodes de lutte écologique contre les parasites dans un langage accessible aux paysans. Nous leur donnons une série de cours et nous leur montrons comment agir en multiplicateurs pour que les gens puissent s'appropriier ces nouvelles méthodes. Ce concept de propagation continue du savoir semble aller de soi – en fait c'est un chemin semé d'embûches. D'abord les distances sont énormes: la surface réunie du Kenya, de la Tanzanie, de l'Ouganda et de l'Ethiopie équivaut à 70 fois la Suisse! Ensuite, beaucoup d'Africains vivent en dessous du seuil de la pauvreté, ils n'ont souvent ni les moyens ni les forces pour apprendre quelque chose de nouveau. Le

travail d'éco-formateur n'est donc pas une sinécure. «Un long chemin commence par un premier pas», dit le proverbe. Nous en avons déjà fait plusieurs. Avec la collaboration d'autres organismes (comme l'Institut kenyan pour l'agriculture biologique KIOF, le Ministère du développement agricole ou l'Institut de recherche agricole KARI), l'ICIPE a pu perfectionner 150 éco-formateurs ces six derniers mois. Ils ont acquis des connaissances qu'ils pourront transmettre aux paysans, contribuant ainsi à améliorer la vie des gens en Afrique.

*Dr. Brigitte Nyambo,
coordinatrice du programme BioVision en Afrique de l'Est,
Nairobi, Kenya*



Merci de votre aide !

Avoir un peu d'eau, trouver quelque chose à manger, échapper aux maladies. En Afrique, je suis toujours bouleversé par cette bagarre quotidienne que les gens doivent mener pour survivre. BioVision met en place des projets ciblés pour aider les Africains à s'aider eux-mêmes.



BIOVISION

cp 164, CH-1000 Lausanne 13
ccp 87-408333-2
tél. 021 612 00 80
info@biovision.ch
www.biovision.ch

Votre soutien permet à BioVision de réaliser des projets écologiques. Nous espérons pouvoir vous y associer durablement. Un grand merci pour votre aide.

